

00
Kla

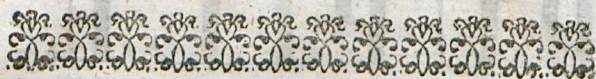
LA
PUPILE,
COMEDIE.

PAR Mr. FAGAN,
EN UN ACTE.



VIENNE EN AUTRICHE,
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
de la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C LII.



ACTEURS.

ARISTE.

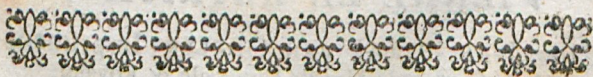
JULIE.

ORGON, ami d'Ariste.

LE MARQUIS, Neveu d'Orgon.

LISETTE, Suivante de Julie.

La Scene est dans l'appartement d'Ariste.





LA PUPILE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ORGON, LE MARQUIS-VALERE.

ORGON.



VALERE, encore un coup, songés à ce
que vous me faites faire.

LE MARQUIS.

Que je sois anéanti, mon Oncle, si je vou-
lois pour toute chose au monde, vous engager
dans une fausse démarche. Faut-il vous le ré-
péter cent fois ? je vous dis que je suis avec elle
sur un pied à ne pouvoir pas reculer.

ORGON.

Mais ne vous flatés vous pas ? êtes vous bien
sûr d'être aimé ?

A 2

L 8

LE MARQUIS.

Si j'en suis sûr ? Premièrement quand je viens ici, à peine ose-t-elle me regarder, preuve d'amour, quand je lui parle, elle ne me répond pas le mot. Preuve d'amour. Et quand je parois vouloir me retirer, elle affecte un air plus guai, comme pour me dire : pourquoi me fuyés vous, Marquis ? craignés vous de me sacrifier quelques momens ? restés, petit volage, restés ; Je vais vaincre le trouble où me jette votre présence, & vous fixer par mon enjouement. Mon esprit va briller aux dépens de mon cœur. J'aime mieux que vous me croyés moins tendre, & vous paroître plus aimable. Demeurés, mon cher Marquis, demeurez . . . Je pourois vous en dire davantage, mais vous me permettrés de me taire là dessus.

ORGON.

Ces preuves là me paroissent assés équivoques. Au surplus Ariste est trop judicieux & trop mon ami pour s'opposer à ce mariage, si la Pupile y consent. Je le vois sortir de son appartement. Retirés-vous.

LE MARQUIS.

Y a-t-il quelqu'inconvénient que je reste ? Vous porterez la parole, il donnera son consentement, je donnerai le mien ; on fera venir Julie ; ce sera une chose faite.

OR.

Comédie.

5

ORGON.

Les affaires ne se menent pas si vite. Retirés
vous vous dis-je?

LE MARQUIS.

Cependant. . . .

ORGON.

Rétirez-vous.

LE MARQUIS.

Allons donc. Je réviendrai quand il fera
question d'épouser.

SCENE II.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Bonjour au Seigneur Ariste.

ARISTE.

On vient de me dire que vous étiez ici, Or-
gon. Je suis charmé de vous voir.

ORGON.

Je suis charmé, moi, de voir la santé dont
vous jouissés. Sans flatterie, vous ne paroís-
sés pas trente-cinq ans, &... vous en avez bien
dix par de-là.

A 3

ARI.

ARISTE.

La vie tranquille & réglée que je mene depuis quelque-tems me vaut ce peu de santé dont je jouis.

ORGON.

Ma foy : une femme vous fiéroit fort bien.

ARISTE.

A moi? vous plaifantés Orgon.

ORGON.

Ha! il est vrai que vous avés toujourns été un peu philosophe & par conséquent peu curieux d'engagemens.

ARISTE.

Il a eu dans ce qu'on appelle philosophes des gens qui ne sont point mariés, & peut-être ont-ils bien fait. Mais selon moi le célibat n'est point essentiel à la philosophie, & je pense qu'un sage est un homme qui se resout à vivre comme les autres avec cette seule difference qu'il n'est Esclave ni des événemens ni des passions. Ce n'est donc point par philosophie, mais parce que j'ai passé l'âge de plaire, que je vous demande grace sur cet article.là.

ORGON.

Ce que je vous en dis est par forme de conversion. Parlons en donc pour un autre. Votre dessein n'est-t'il pas de pourvoir Julie?

A R I

ARISTE.

Où. C'est dans cette vuë que je l'ai retirée du couvent.

ORGON.

Je croi même vous avoir entendu dire que son Pere, en vous la confiant, vous avoit recommandé de lui faire prendre un parti dès qu'elle seroit en âge.

ARISTE.

Cela est encore vrai; & je m'y détermine d'autant mieux que je compte faire un bon present à quiconque l'épousera, car elle a des sentimens dignes de sa naissance: elle est douce, modeste, attentive, en un mot je ne vois rien de plus aimable ni de plus sage. Il y a peut être un peu de prévention de ma part.

ORGON.

Non: Elle est parfaite assurément; mais, il se passe quelque chose dont vous n'êtes peut-être pas instruit.

ARISTE.

Comment! que se passe-t'il - donc?

ORGON.

J'ai un neveu de par le monde.

ARISTE.

Je le sçais. Ne se nomme-t-il pas Valere?

A 4

OR-

ORGON.

Tout juste.

ARISTE.

Je l'ai quelque-fois vû au logis.

S C E N E III.

*LE MARQUIS qui s'étoit caché, ARISTE, ORGON.**LE MARQUIS se jettant entre Orgon & Ariste.***O**ui, Monsieur, je viens vous avouer, & vous expliquer ce que mon Oncle ne vous dit que confusement. Il est vrai que Julie...ORGON, *au Marquis.*

Hé que diable! laissez nous.

LE MARQUIS à Ariste.

Monsieur, excusés. Mon Oncle ne s'est jamais piqué d'être Orateur, &... vous me voyez. Je vous demande grace pour Julie, je vous la demande pour moi-même. Nous sommes coupables de vous avoir caché... mais je vois que le feu s'allume dans les yeux de mon Oncle; je ne veux point l'irriter.

ORGON, *au Marquis.*

Je vous promets que si vous paroissés avant que je vous le dite, je...

LE

LE MARQUIS.

Je ne croi pas que ce que je fais soit hors de sa place. N'importe, il faut ceder, je me retire.

SCENE IV.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

IL est tant soit peu étourdi comme vous voyés; aussi me suis-je long têmes tenu en garde contre ses discours, mais enfin il m'a parlé d'une façon à me persuader que la Pupile & lui ne sont point mal ensemble.

ARISTE.

J'en reçois la premiere nouvelle. Si cela est, je ne conçois pas pourquoi Julie m'en a fait un mystère, car je l'ai vingt fois assurée que je ne gênetois jamais son inclination; & je m'opposerois encore moins à celle qu'elle pourroit avoir pour une personne qui vous appartient. Une si grande reserve de sa part me pique, je vous l'avoüe, & me surprend en même têmes.

ORGON.

Une premiere passion est un mal que l'on voudroit volontiers se cacher à soi-même. La voilà je crois, qui paroît. Elle est, ma foy aimable!

A 5

SCE-

S C E N E V.

JULIE, LISETTE, ARISTE,
ORGON.

JULIE à *Lisette.*

A Riste parle à quelqu'un. N'avançons pas,
Lisette.

LISETTE.

Vous êtes la premiere personne jeune & jolie, qui craignés de vous montrer.

ARISTE.

Approchés, Julie. Vous êtes, sans doute, instruite du sujet qui amène Monsieur ici. Il me fait une proposition à laquelle je souscris volontiers, si elle vous touche autant que l'on me le fait entendre.

JULIE *troublée.*

J'ignore, Monsieur, de quoy il est question.

ARISTE.

Ne dissimulés pas davantage. J'aurois lieu de m'offenser du peu de confiance que vous aurés en moi. Rassurés vous, Julie, votre penchant n'est point un crime, & je ne vous reproche rien que le secret que vous m'en avés fait.

JULIE.

En verité Monsieur . . . Lisette!

LI.

LISETTE.

Hé bien. Lisette! je gage qu'on veut vous parler de mariage. Cela est-il si effrayant? il y a cent filles qui, en pareil cas, seroient intrépides.

ARISTE à Orgon à part.

Elle s'obstine à se taire. Il faut lui pardonner cette timidité. Je fais réflexion que je lui parlerai mieux en particulier. Laissons-la revenir de l'embarras que tout ceci lui cause; & soyez persuadé que je m'emploierai tout entier pour que la chose aille selon vos desirs.

ORGON.

Je vous en suis obligé. *Regardant Julie.*
Elle a une certaine grace, une certaine modestie, qui me feroit souhaiter d'être mon neveu.

S C E N E VI.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Vous vous êtes ennuyée au Couvent. Vous êtes sourde aux propositions de mariage. Oserois-je vous demander, Mademoiselle, ce que vous comptés devenir? Orgon que vous venés de voir est Oncle du Marquis, qui selon les apparences, a fait faire des demandes auprès d'Ariste.

JU.

JULIE.

Ha! ne me parle point du Marquis.

LISETTE.

Pourquoi donc! Parce qu'il a la tête un peu folle qu'il est grand parleur, prevenu de son merite, & même un peu menteur? Bon, bon. Il est jeune & vous aime. Cela ne suffit-il pas? Le commerce tomberoit, si l'on y regardoit de si près.

JULIE.

Je connois quelqu'un à qui on ne sçauroit reprocher aucun de ces défauts; qui est humble, sensé, poli, bienfaisant, qui sçais plaire sans les dehors affectés & les airs étourdis qui font valoir tant d'autres hommes.

LISETTE.

Ouy da? Cette peinture est naïve. Seroit-cé l'Esprit seul qui l'auroit faite?

JULIE.

Non, Lisette, puisqu'il faut l'avouer.

LISETTE.

Hé que ne parlés-vous. Qu'elle crainte ridicule vous a fait garder le silence si long têmes? Vous êtes trop bien née pour avoir fait un choix indigne de vous. Vous avez un tuteur qui porte la complaisance au-delà de l'imagination, & qui ne vous contraindra pas. Quelle difficulté vous reste-t-il donc à vaincre?

JU-

JULIE.

La difficulté est d'en instruire celui que j'aime.

LISETTE.

La difficulté est de l'en instruire ? Cette personne-là est donc bien peu intelligente. J'en croirois, moi, vos yeux sur leur parole.

JULIE.

Quand mes yeux pareroient beaucoup, je ne fçais si on les entendroit encore. Mais j'ai soin qu'ils n'en disent pas trop, car, Lisette, voici l'embaras où je suis. Quoique je sois jeune & que l'on me trouve quelques charmes, quoique j'aye du bien, & que celui que j'aime & moi soyons de même condition, je crains qu'il n'approuve pas mon amour, & s'il m'arrivoit d'en faire l'aveu, & que j'essuyasse un refus, j'en mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous suis caution que jamais homme usant & jouissant de sa raison ne vous refusera. Qui pourroit le porter à agir de la sorte ?

JULIE.

Son excès de mérite,

LISETTE.

Je me conçois rien à cela. Mais, attendés. Que ne m'en faites-vous la confidence à moi ? Vous me demandés le secret, je vous promet-

mettrai de le garder : je n'en ferai rien ; il transpira , fera un tour par la Ville, viendra aux oreilles du Monsieur en question ; & quand il fera instruit ; selon l'air du bureau , vous aurés la liberté d'avouer ou de nier.

JULIE.

Non , je ne puis te le nommer. Outre cette crainte dont je viens de te parler ; outre une certaine pudeur qui me feroit souhaiter qu'on me devinât , je crains de passer dans le monde pour extraordinaire , pour bizarre , car mon choix est singulier , . . . Mais pour quoi m'en faire une honte ? L'impression qu'un caractère vertueux fait sur les cœurs est-elle donc une foiblesse que l'on ose avouer ?

LISETTE.

Ho ma foi , Mademoiselle , expliqués-vous mieux , s'il vous plait. Vous craignés de passer pour extraordinaire , & franchement vous l'êtes. O ciel ! je renoncerois plutôt à toutes les passions de l'Univers , que d'en avoir une d'une nature à n'en pouvoir pas parler.

S C E N E VII.

ARISTE , JULIE.

ARISTE.

Lisette, retirés-vous *à part.*

Elle

Elle m'a quelquefois entendu parler du Marquis comme d'un homme peu formé; Elle craint sans doute? que je ne la désaprouve.

JULIE à part.

Quel parti prendre avec un homme trop modeste pour rien entendre?

ARISTE.

Je ne devrois point, Julie, paroître en sçavoir plus que vous ne voulez m'en dire, mais enfin les soins que j'ai pris de vôtre enfance, & l'amitié que je vous ai toujours temoignée me font pretendre à ne rien ignorer de ce qui vous touche. Quelques amis m'ont parlé en particulier. Ce n'est pas tout. Depuis un têmes je vous trouve réveuse, inquiète, embarrassée. Il faut que vous en conveniés, Julie; quelqu'un a sçu vous toucher.

JULIE.

J'en conviendrai, Monsieur. Oui, quelqu'un a sçu me plaire; mais ne tenés point compte de ce qu'on a pû vous dire, & ne me demandés point qui est celui pour qui je sens du penchant; car je ne puis me résoudre à vous le déclarer.

ARISTE.

Auriès-vous fait un choix?...

JU.

JULIE.

Je ne pouvois pas mieux choisir; la raison, l'honneur, tout s'accorde avec mon amour.

ARISTE.

Et quand cet amour a-t-il commencé?

JULIE.

En sortent du Couvent. Quand je commençai à vivre avec vous.

ARISTE.

Mes soupçons ne peuvent tomber que sur peu de personnes... Encore une fois, Julie, je sçais ce qui se passe, & d'avance, je puis vous répondre, que votre amour est payé du vous tendre retour, que l'on desire de vous obtenir avec l'ardeur la plus vive & la plus constante.

JULIE.

Si vous devinez juste, mon sort ne sçauroit être plus heureux.

ARISTE.

Je ne crois pas me tromper, mais après les assurances que je vous donne, qu'elle raison auriés-vous encore de me taire son nom? N'est-ce pas une chose qu'il faut que je sçache tôt ou tard, puisque mon consentement vous est nécessaire?

JULIE.

Ce seroit à vous à le nommer, je vois bien que vous ne m'entendés pas.

A R-

ARISTE.

Je vous entens sans doute, & je le nommerois, si je n'avois pas mérité d'avoir plus de part à vôtre confidence.

JULIE.

Vous l'auriés, cette confidence, si je n'étois pas certaine que vous combattrés mes sentimens.

ARISTE.

Moi, les combattre! Suis-je donc si intraitable? Pouvez-vous douter de mon cœur? Croyez que je n'aurai point de volonté que la vôtre. J'en ferai serment, s'il le faut.

JULIE.

Puisque vous le voulés, je vais donc tâcher de m'expliquer mieux.

ARISTE.

Parlés . . .

JULIE.

Mais je prevois qu'après je ne pourrai plus jeter les yeux sur vous.

ARISTE.

Cela n'arrivera pas, car je ferai de vôtre sentiment.

JULIE.

Non après un tel aveu, permettés-moi que je me retire.

ARISTE.

Volontiers, mais ne craignés rien, encore un coup, nommés le moi. Vous me verrés

B

aller

aller de ce pas, assurer de mon consentement celui que vous avez choisi.

JULIE.

Vous le trouverez aisément, je vais vous laisser avec lui. Représentés-lui qu'il est peu convenable à une fille de se déclarer la première, déterminés-le à m'épargner cette honte. Je vous laisse avec lui. C'est, je crois, vous le faire connoître d'une façon à ne pas vous y méprendre.

Julie veut se retirer, mais elle voit venir Valere, ce qui la fait rester.

SCENE VIII.

ARISTE, JULIE, LE MARQUIS-VALERE.

ARISTE à part.

NE sommes-nous pas seuls? Que penser de ce discours?

LE MARQUIS à part au fond du Théâtre.

Je les trouve fort à propos ensemble.

JULIE à part.

Que vient faire ici le Marquis? Le fâcheux contretêms?

LE MARQUIS à Julie,

Je vous retrouve donc, divine personne?

à Ariste.

Hé bien, Seigneur Ariste, mon Oncle m'a rapporté

porté

porté que vous agiffiés en galant homme.
Tout est convenu fans doute.

ARISTE *à part.*

Je ne l'avois pas vû d'abord. Mais voilà
l'Enigme expliquée.

LE MARQUIS.

Mais quel présage funeste! L'un parle tout
feul & ne mē répond pas: L'autre detourne
la tête & me fait un clein d'œil. Comment
interpréter tout ceci?

JULIE.

Un clein d'œil! Qui? moi, Monsieur.

LE MARQUIS.

Oui, ma charmante, qu'en dois-je augurer?
mon Oncle m'auroit-il fait un faux rapport?
Auroit-on juré de traverser nos feux? Parlés.
Ha! Seigneur Ariste, dissipés une inquietude
mortelle.

JULIE *à part.*

Que je suis malheureuse!

ARISTE.

Vous avés lieu d'être tous deux contents,
rien ne s'oppose à vos desirs. La volonté de
Julie est une loi pour moi, & à vôtre égard,
Monsieur, l'amitié que j'ai toujours eu pour
vôtre Oncle est trop intime, pour que je ne
consente pas volontiers à ce qui peut en resser-
rer les nœuds.

B 2

LE

LE MARQUIS.

Vous nous rendés la vie. Vous êtes un homme charmant, divin, adorable. Je vous sçais bon gré de n'avoir pas d'entêtement ridicule, & de connoître que je vaux quelque chose.

ARISTE.

Vous appartenés à de trop honnêtes gens pour ne pas esperer que vous rendrés une femme heureuse.

LE MARQUIS.

Ecoutez donc: Nous sommes jeunes, riches, nous nous aimons: il faudroit qu'une influence bien maligne tombât sur nous pour nous rendre malheureux. Il est vrai que le diable s'en mêle quelquefois.

ARISTE.

Je vais trouver Orgon & lui apprendre que tout va selon ses intentions. Nous reviendrons bien-tôt pour prendre les arrangemens nécessaires. Monsieur voudra bien vous tenir compagnie, Julie, pendant le peu de têmes que je suis obligé de vous quitter.

LE MARQUIS.

Allés, allés, Monsieur, je me charge de ce soin.

SCE-

S C E N E IX.

JULIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à demi voix.*

Voilà une petite personne bien contente !

JULIE.

Tout-à-fait, Monsieur. Je vous prie de vouloir bien me dire ce que tout ceci signifie ?

LE MARQUIS.

Comment ? vous le dites ? la chose est, je crois, affés claire. On comble nos vœux, on nous marie.

JULIE.

On nous marie ? Dites-moi donc quel rapport, quelle liaison il y a entre vous & moi ?

LE MARQUIS.

Je ne sçais si je me trompe ; mais je suis flaté qu'il y en avoit tant soit peut.

JULIE.

Et vous auriés osé faire parler à Ariste sur cette confiance ?

LE MARQUIS.

Affurément, en êtes-vous fâchée, je ne le crois pas. Je sçais que c'est à l'Amant à faire des démarches. Une fille aimeroit passionnément, qu'un bienséance mal entenduë lui prescrit de se taire ; aussi quand on est instruit du

bel usage, on lui épargne la peine de se déclarer. Vos yeux, vos yeux ont trop sçu me parler, pour que je demeurasse dans l'inaction, & si vous voulés m'ouvrir votre cœur, vous conviendrés que vous m'en sçaurez quelque gré.

JULIE.

En verité, Monsieur, un pareil discours me semble bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Ho ça, si vous voulés que nous soyons amis, il faut vous défaire de cette retenüe hors de saison. Que diable, quand on se convient, & que les Tuteurs, les Oncles & tous ces animaux là consentent, à quoi bon se contraindre?

JULIE.

Si l'on consent de votre côté, je puis vous assurer qu'il n'en est pas de même du mien.

LE MARQUIS.

Quoi, votre Tuteur ne vient pas dans le moment de me témoigner le plaisir que lui fait notre union?

JULIE.

Il est dans l'erreur, & je l'en aurois déjà desabusé si la surprise où je suis me l'avoit permis.

LE MARQUIS.

Quel est donc votre dessein? Avés-vous envie

vic

vie qu'il s'oppose à ce que vous desirés vous même?

JULIE.

Mais encore une fois, sur quel fondement vous êtes-vous imaginé ce désir de ma part?

LE MARQUIS.

La question est charmante. Scavés-vous bien qu'à la fin je me fâcherai.

JULIE.

Mais, vraiment vous vous fâcherés si vous voulés. Soyés persuadé que je n'ai, de ma vie, pensé à vous.

LE MARQUIS.

C'est une façon de parler.

JULIE.

Non, vous pouvés prendre ce que je dis à la lettre.

LE MARQUIS.

Allons, allons, je scâis ce que j'en dois croire.

JULIE.

Ne pouffés pas, croyés moi, plus loin l'ex-travagance.

LE MARQUIS.

Ne soyées pas plus long-têms cruelle à vous même.

JULIE.

Finissons de grace.

LE MARQUIS.

Franchement vous croyés donc ne me point aimer?

B 4

JU.

JULIE.
Je le crois, & rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.
Je vous permets de me haïr toujours de même.

JULIE.
Je ne puis plus soutenir un pareil entretien.

LE MARQUIS.
Un cœur qui ne sent point son mal est dangereusement atteint.

JULIE.
La fatuité est un ridicule bien insupportable.

LE MARQUIS.
Cette fille prend plaisir à se donner la torture.

S C E N E X.

ARISTE, ORGON, JULIE, LE MARQUIS.

ORGON à Ariste.
CE que vous me dites-là me fait un grand plaisir. Les voilà ces pauvres enfans! Que l'on passe d'heureux momens à cet âge!

ARISTE à Orgon.
Je ne perds point de têmes comme vous voyés. Mon empressement vous prouve combien je suis sensible à cet honneur.

OR-

ORGON.

Je suis d'avis que l'on dresse le contrat aujourd'hui. L'idée d'une nôce me ragailardit; & quoi que la mode des violons soit passée, il faut en avoir & suivre la maniere Bourgeoise. Mais il me semble que nos amans se boudent. Qu'as tu donc Valere? te voilà tout réveur!

LE MARQUIS.

Une bagatille, mon Oncle.

ARISTE.

Et vous, Julie, que est le trouble où je vous vois?

JULIE.

Vous êtes dans l'erreur à mon égard. Je vous y ai laissé parce que n'ai point crû que les conséquences en seroient si promptes n'y si sérieuses. Mais je me trouve forcée de vous dire que vous ne m'avez point entendu.

ARISTE.

Comment donc?

ORGON.

Que c'est-que celà veut dire?

LE MARQUIS à Julie.

Il n'est pas mal de le prendre sur ce ton. Et c'est, bien à vous à vous plaindre vraiment!

Aux autres.

Il est bon que vous sçachiés que nous avons eu quelque petite altercation ensemble. Ma-

B 5

de.

demoiselle sur un mot, se revolte, & fait la méchante.

ORGON.

Ho! n'est-ce-que cela! Bon bon: Ce sont là de ces Orages qui menent les Amans au port.

ARISTE à Julie.

Ne vous répentés point de vous être déclarée. Il ne faut point, ma chere Julie, passer si promptement d'un sentiment à un autre. Votre querelle est une querelle d'amitié.

LE MARQUIS à Ariste.

Faites lui un peu la leçon, je vous prie, Monsieur.

ORGON.

Allons, allons, mes enfans, racommodés vous.

JULIE.

Laissez moi, de grace. Vous prenez un soin inutile.

ARISTE.

Julie, je vous en conjure, faites cesser ce mystere.

JULIE.

Non, Monsieur. Contre toute raison, j'ai fait voir le foible de mon cœur: j'ai fait connoître celui pour qui je me déclarois; mais ses interpretations fausses, la conduite qu'il observe avec moi m'avertissent assez que je n'en ai que trop dit.

Elle rentre.

SCE:

S C E N E XI.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON *au Marquis.*

Pourquoi donc vous attirer ces reproches ?
Il faut que vous lui ayés donné des sujets
violens de se plaindre.

LE MARQUIS.

Non cela m'étonne ; broüillerie est venuë
sur ce qu'elle m'a dit qu'il n'y avoit jamais eu
de liaison sincere entre elle & moi, & qu'il ne
falloit point compter sus les discours des jeu-
nes gens aimables.

ORGON.

Entre nous : tu as un air libertin qui ne me
persuaderoit point si j'étois fille.

LE MARQUIS.

Que voulés vous mon Oncle, je ne me re-
ferai point. On a des façons aisées, on a du
brillant, tout cela est naturel. Mais quant à
Julie je la demande en mariage, n'est-ce pas as-
sés lui prouver que je l'aime ? il faut qu'un joli
homme soit furieusement épris pour former
une pareille résolution !

ORGON.

A la verité. Je ne conçois pas qu'une fille
puisse désirer quelque chose au de-là du maria-
ge. Mais que dites vous à tout celà, Ariste ?

ARISTE.

Franhcement : je ne sçais. Il me vient disse-
ren-

rentes idées qui se détruisent les unes & les autres. Ce que je vois, ce que j'entens, semble se contredire, &c.

Au Marquis.

Mais ce ne peut être que vous qu'elle aime.

LE MARQUIS.

Hé! vraiment non. Je le sçais bien.

ARISTE.

Elle craint, comme vous dites, que votre passion pour elle ne soit pas sincère, & que vous ne soyés aussi inconstant que la plupart des jeunes gens qui font profession de l'être.

LE MARQUIS.

Tout juste.

ARISTE.

Et elle s'exhale en reproches parce que vous n'avez pas été assés prompt à la rassurer.

LE MARQUIS.

Je lui ai pourtant repeté cent fois que nous étions faits l'un pour l'autre. Mais il ne faut pas que cela vous surprenne, c'est le tourment d'un cœur bien épris de toûjours douter de son bonheur.

ORGON.

Il est vrai qu'elle ne le croit pas, où elle le voit.

SCE.

S C E N E XII.
 LISETTE, ARISTE, ORGON,
 LE MARQUIS.

LISETTE à *Ariste.*

Q Ue s'est-il donc passé ici, Monsieur, & qui peut avoir si fort chagriné Julie? elle est dans une tristesse que je ne puis vous exprimer, elle parle de retourner en Couvent. Je la questionne, elle ne me répond que par des soupirs. Enfin elle m'envoie vous demander si avec la permission des ces Messieurs, elle pourroit encore vous entretenir un moment.

ARISTE.

Je l'entendrai tant qu'il lui plaira.

LE MARQUIS *chantant.*

Divin Baccus . . . la la la.

ORGON.

Je donnerois, je crois, mon bien pour être aimé de la sorte. Tu ne sens pas ton bonheur, mon neveu.

LISETTE.

Il faut bien que Monsieur votre Neveu lui ait donné quelque sujet de mécontentement. Car elle s'est écriée plusieurs fois. Ha! dans quel trouble me jette ce Valere! qu'il me cause d'embarras & de peine! Quel supplice d'aider sans retour!

OR-

ORGON.

La pauvre enfant!

LE MARQUIS.

Je suis fâché qu'elle ne me croye pas sur ma parole.

LISETTE.

Allés. Cela est mal à vous, Monsieur, les hommes sont bien ingrats & bien insensibles. Helas! elle avoit beau me dire qu'elle ne vous aimoit pas; j'ai touûjours bien remarqué, moi, ce qui en étoit, & cela n'est que trop vrai pour elle.

LE MARQUIS. |

Crois moi, mon enfant. Elle n'est pas la premiere.

ORGON.

Ecoutés, Valere. Je suis d'avis que vous aliés trouver cette aimable personne; que vous lui juriés encore que vous êtes pênêtré de sa beauté & de son merite; enfin que vous ne la laiffiés pas dans un trouble que vous pouvés diffiper.

LE MARQUIS.

Ha! que me demandés vous? faut-il que je redise un million de fois la même chose? non. Je ne le puis. Je suis piqué aussi de mon côté.

ORGON.

Quoi: vous faites le cruel?

Ll,

LISETTE *à part.*

Peste soit du fat ?

ARISTE *au Marquis.*

Julie étant forcée par son ascendant à se déclarer pour vous, il ne vous sied pas, Monsieur, d'user de rigueur. Etre aimé est un bien digne d'envie, & le plus bel appanage de l'humanité : mais c'est en abuser que de marquer d'égards pour les personnes qui nous rendent hommage, & de ne pas épargner à un sexe plein de charmes jusqu'à la moindre inquiétude.

ORGON.

C'est aussi mon sentiment.

LE MARQUIS.

Je sçais comme on doit conduire une passion.

ARISTE.

Lisette, dites à Julie que je l'attends ici.

ORGON *à Ariste.*

Puisqu'elle veut vous parler en particulier ; nous allons vous laisser libres. Tâchés dans cet entretien, de lui rémettre l'esprit, & l'affirmer que mon Neveu est bien son petit serviteur.

LE MARQUIS.

Oui. L'on peut toujours compter sur moi. On y peut compter. Nous reviendrons sçavoir de quoi elle vous aura entretenu. Adieu, Lisette.

LI.

L I S E T T E à part.

Est-il possible que l'impertinence soit un titre pour être aimé ?

S C E N E X I I I .

A R I S T E seul.

L'Homme le plus en garde contre la présomption, est encore bien foible de ce côté-là. J'ai pû interpréter, deux fois, en ma faveur, les paroles de Julie. Oui Ariste, tu as beau en rougir, il t'est venu deux fois en idée, qu'on te faisoit une déclaration d'amour, à toi, à toi ! Oh quelle extravagance !

Quelque mystérieuse que soit sa conduite, je n'en sçaurois douter; ce Neveu d'Orgon a sçu lui plaire. Il y a bien quelque chose à dire contre lui, & parmi tant de jeunes gens aimables que le hazard présente à Julie, j'avotie qu'elle auroit pû mieux choisir. Elle à assés d'esprit pour s'en appercevoir elle même, & c'est, si je ne me trompe, un combat de raison & d'amour qui cause, en elle, tant d'indécision. Mais la-voilà.

S C E N E X I X .

A R I S T E , J U L I E ,

J U L I E .

Vous me voyez revenir, Monsieur, quoique je veus aye quitté avec assez de vivacité,

cité. Je fait réflexion que ce pouvoit être un sage motif dans celui que je veux avoir pour Epoux, qui le fait douter de mon penchant. Je voudrois répondre aux objections qu'il pouroit me faire, & l'assurer combien il est digne de mon estime.

ARISTE.

Je n'ai pas bien compris quelle espece de dispute il pouvoit y avoir eu entre vous & le Marquis; mais je ne puis que vous engager tous deux à vous reconcilier au plutôt. La simpatic est une loy imperieuse à la quelle on veut envain se soustraire, & quelques réflexions que la raison nous inspire, il faut ceder au trait que nous a frappé, quand le destin le veut.

JULIE *à part.*

Il est toujours dans l'erreur; & je n'ose encore l'en tirer.

ARISTE.

Me sera-t-il permis de le dire? je sens bien ce qui fait votre peine. Vous craignés que le monde ne soit pas aussi conveincu du merite du Marquis que vous l'êtes; & à mon égard, il faudroit qu'il fût plus parfait pour qu'il me parût digne de vous: mais enfin le penchant que vous avés pour lui me le fait respecter & le justifie devant moi de tous ses deffauts.

JULIE.

Vous me conseillés donc de le prendre pour Epoux?

C

ARIS-

ARISTE.

Je vous conseille, comme j'ai toujours fait, de ne consulter que votre cœur.

JULIE.

Si vous me conseillés de ne consulter que mon cœur, je suivrai votre avis. Je suis pour la dernière fois résoluë de découvrir mes véritables sentimens: mais comme il en coûte toujours infiniment à les déclarer; je cherche quelque innocent stratagème & je pense qu'une Lettre m'épargneroit une partie de ma honte.

ARISTE.

Hé bien écrites. Il est permis d'écrire à un homme que l'on est sur le point d'épouser. Une Lettre effectivement expliquera ce que vous n'aurez peut-être pas la force de dire de bouche, & l'explication est nécessaire après le petit démêlé que vous avez eu ensemble.

JULIE.

J'exigerois encore de votre complaisance que vous l'écrivissiez pour moi.

ARISTE.

Volontiers.

JULIE.

Je suis prête à la dicter.

ARISTE.

Voilà sur ce bureau tout ce qu'il faut pour
ce-

cela. *A part.* Le Marquis après tout est homme de condition, & s'il a quelques deffauts l'âge l'en corrigerra.

JULIE *à part.*

A Julie.

ARISTE.

Allons, dictés, me voila prêt.

JULIE *dicte.*

„ Vous êtes trop intelligent pour ne pas sçavoir le secret de mon cœur.

ARISTE *repetant.*

De mon cœur.

JULIE.

„ Mais un excès de modestie vous empêche d'en convenir.

ARISTE.

Bon.

JULIE.

„ Tout vous fait voir que c'est vous que j'aime.

ARISTE.

Fort bien.

JULIE.

„ Oui. C'est vous que j'aime. M'entendez-vous ?

ARISTE.

J'ai bien mis.

G 2

JU.

JULIE.
 „ Je vous suis déjà attachée par la recon-
 „ noissance;

ARISTE *à part.*

De la reconnoissance au Marquis ?

JULIE.

Ecrivés donc, Monsieur.

ARISTE.

Allons par la reconnoissance.
à part.

Il faut écrire ce qu'elle veut.

JULIE.

„ Mais j'y joins un sentiment désintereffé.

ARISTE.

Désintereffé.

JULIE.

„ Et pour vous prouver vous que devés bien
 „ plus à mon penchant . . .

ARISTE.

Après.

JULIE.

„ Je voudrois n'avoir point reçu de vous
 „ tant de soins généreux dans mon enfance.

ARISTE *troublé.*

Y pensés vous, Julie?

à part.

Lai-

L'ai je entendu, ou si c'est une illusion?

JULIE *à part.*

Pourquoi ai-je rompu le silence? je me doutois bien qu'il recevroit mal un pareil avenu.

ARISTE.

Julie.

JULIE.

Ariste?

ARISTE.

A qui donc écrivés-vous cette Lettre?

JULIE.

C'est au Marquis, sans doute.

ARISTE.

Il ne faut donc point parler des soins de votre enfance. Ce seroit un contre-sens.

JULIE.

J'ai tort, je l'avouë, & cela ne sçauroit lui convenir.

ARISTE.

C'est donc par distraction que cela vous est échapé!

JULIE.

Affurement. Les bienfaits n'étant point à lui, il n'en doit pas recueillir le salaire.

C 3

ARIS-

ARISTE.

Voyés donc ce que vous voulés substituer
à celà :

JULIE.

J'en ai assés dit pour me faire entendre.

ARISTE.

En ce cas, il ne s'agit donc que de finir le
billet, par un compliment ordinaire & de l'en-
voyer de vôtre part?

JULIE.

Envoyés-le de ma part, puisque vous cro-
yés que je doive le faire.

ARISTE *troublé.*

Hola quelqu'un... portés ce billet...

*Il échappe à Julie un geste, comme pour empêcher
qu'ariste ne donne la lettre.*

à Julie. N'est-ce pas au Marquis?

JULIE *d'un ton piqué & revenant à elle:*

Oui, Monsieur, encore une fois, qui peut
vous arrêter?

ARISTE *au Laquais.*

Tenés donc... portés cette Lettre à Valere.

Le Laquais rentre.

JULIE *à part.*

De quel trouble suis-je agitée?

ARIS-

ARISTE.

Quels coups redoublés attâquent ma raison!

JULIE *à part.*

Je ne puis prendre sur moi d'en dire d'avantage.

ARISTE *à part.*

Toute ma prudence échoüe.

JULIE *à part.*

Il désaprouve la passion la plus pure. Je meurs de confusion.

SCENE XV.

ARISTE, JULIE, LISETTE.

LISETTE *à part.*

LA conversation me paroît terminée.
à Ariste.

Orgon qui est là-dedans, Monsieur, est impatient de sçavoir le résultat de vôtre entretien, & demande s'il peut paroître à présent.

ARISTE *à part.*

Ce n'est qu'en me retirant que je puis cacher ma défaite.

Il rentre.

LISETTE.

Ha, ha, voilà qui est singulier!

C 4

à Jus

à Julie.

Pourquoi donc, Mademoiselle, se retire-t-il ainsi sans me répondre?

JULIE à part.

Son mépris pour moi est-il assés marqué?

Elle rentre.

S C E N E XVI.

LISETTE seule.

FORT bien autant de raison d'un côté que de l'autre. D'où cela peut-il provenir? il me vient dans l'esprit... N'aimeroit-elle pas Valere? Auroit-elle fait à Ariste l'aveu de quelle passion bizarre que le bon Monsieur, malgré sa complaisance, n'aura pas pû approuver? Quelle honte que je ne sois pas mieux instruite. Suivante, & curieuse autant & plus qu'une autre, je ne scaurois pas le secret de ma Maître! Ho! je le scaurois assurément. C'est un affront que je ne puis plus endurer.. Ariste revient plongé dans une profonde rêverie... Je ne laisse plus Julie en repos qu'elle ne m'ait avoué son foible. Elle m'en fera la confidence, ou me donnera son congé.

Elle rentre.

SCE-

S C E N E XVII.

ARISTE seul.

NON, à rappeler de sens froid ce qui s'est passé, son intention n'étoit pas d'écrire à Valere. Mais quelle conséquence en tirer? Quoi, Julie, il seroit possible qu'Ariste eût obtenu quelque empire sur vous! Ha! Julie, Julie, si ma raison ne m'eût pas soutenu contre l'effet de vos charmes, pensés-vous que je n'eusse pas été le premier à me déclarer pour vous? Avés-vous cru que je vous visse impunément? Non, non. Mais plus votre mérite m'a paru accompli & plus j'ai trouvé de motifs d'étrouffer dans mon cœur la passion que vous y faisés naître... Ciel! qu'elle est ma foiblesse! Osé-je croire qu'elle pense à moi? Allons, rendons nous justice une bone fois, & convenons que pour quelques apparences, il y a cent raisons qui détruisent une idée aussi ridicule.

S C E N E XVIII.

ARISTE, ORGON.

ARISTE.

JE vous attens, Orgon, pour vous dire que les choses me paroissent moins avancées que jamais.

ORGON.

Que diable est-ce que tout ceci? On n'a

C 5

gué.

guères vu d'amans plus difficiles à accorder. Dites-moi donc de quoi il est question. Il faut que vôtre conversation n'ait pas été du goût de Julie, car je l'ai vû passer tout à l'heure, le dépit étoit peint sur son visage: mais ma foi, elle n'en étoit que plus belle.

ARISTE.

Ce que je puis vous dire, c'est qu'après biens des réflexions, je ne crois pas le Marquis soit aussi bien auprès d'elle qu'il vous l'a fait entendre.

ORGON.

Ouy! attendés donc, ceci merite examen. Si les choses sont ainsi, je voudrois sçavoir à propos de quoi les démarches qu'il me fait faire? Me prend-t-il pour un benest, un sot? Parbleu . . .

ARISTE.

Un homme tel qui lui est excusable de se croire aimé.

ORGON.

Je suis vôtre serviteur.

ARISTE.

Il est enjoué, bien fait, & d'âge . . .

ORGON.

Ho! d'âge tant qu'il vous plaira. Son âge est l'âge où l'on fait le plus d'impertinences. Et je pretens, ne vous déplaise . . .

SCE-

S C E N E XIX.

LISETTE, ARISTE, ORGON.

LISETTE.

A La fin je triomphe, & l'on ne m'en donnera plus à garder.

Messieurs vous pouvés parler devant moi, je sçais le secret aussi-bien que vous. Je sçais quel est le Medor de nôtre Angelique.

ORGON *à Lisette.*

As-tu débrouillé le mystere ?

LISETTE.

Comment ?

à Ariste.

Est-ce qu'elle vous ne l'a pas dit, à vous, Monsieur ?

ARISTE.

Elle ne m'a rien dit de décisif.

LISETTE.

Tant mieux. Qu'elle felicité de sçavoir un secret, & de sçavoir seule, on a le plaisir de l'apprendre à tout le monde ! je l'ai tant pressée de m'avouer sur qui elle avoit jetté les yeux pour en faire son Epoux ; qu'elle a cédé à mes instances & m'a répondu qu'il étoit triste pour elle de ne pou-voir se faire entendre, quoiqu'elle-eût parlé assés clairement ; que l'on devoit s'être aperçu qu'elle aimoit pas le Marquis . . .

OR.

ORGON.

Hé bien ?

LISETTE.

Qu'elle avoit en général une antipathie mortelle pour les airs suffisans : que l'on ne trouvoit qu'inconsidération dans la plûpart des jeunes gens ; & que celui qui l'avoit fixée, étoit d'un âge mûr.

ORGON.

Oui da ?

LISETTE.

Que les Amans pris dans leur automme, étoient plus affectionnés, plus complaisans, plus conformes à son humeur.

ORGON.

Elle a raison.

LISETTE.

Comme enfin elle s'est déclarée ouvertement contre le neveu, je me suis avisée de parler de l'oncle . . .

ORGON.

De moi ?

LISETTE.

On ne m'en a pas dédit, un regard même m'a fait entendre ce qui étoit, & un soupir m'en a rendue certaine.

ORGON.

Comment diable ! quoi je . . . Lisette, tu badi-
nes assurément.

LI-

L I S E T T E.

Mon, Monsieur, j'ai eu beau lui dire sur le champ, (car cela m'est échappé) que rien n'étoit si singulier qu'un pareil choix, que de même qu'un malade attendoit la santé, & un homme en santé la maladie, un jeune devoit sage, mais qu'un sage suranné n'attendoit que la caducité & la démence. J'ai eu beau lui dire que personnellement vous étiez mal fait cacochime, gouteux: tout cela n'a rien fait, elle a pris son parti.

O R G O N.

Vous pouviés vous dispenser de lui dire cela.

A R I S T E.

Sans doute. Je suis persuadé que l'esprit, la sagesse, la conduite, sont les seules qualités qui puissent plaire à Julie, & elle les trouve parfaitement rassemblés chez Orgon.

O R G O N.

Ecoutez donc, j'ai toujours été assés bien venu des femmes, moi. Mais elle ne m'a pas nommé: je suis d'ailleurs plutôt dans mon hyver, que dans mon automne. Par cet homme meur, n'entendoit-elle pas parler de vous, Ariste?

A R I S T E.

De moi?

L I.

L I S E T T E.

Bon. S'il s'agissoit de Monsieur, il n'y a pas d'apparence qu'après tant d'entretiens secrets, il l'ignorât: Qui plus est, je vous ai nommé, & on ne m'a pas démentie. Non, vous dis-je, c'est vous, Monsieur Orgon, la bizarrerie de son étoile la fait se déclarer pour vous.

O R G O N.

Ho parbleu, Monsieur mon neveu, ceci va donc bien vous faire rire. Ha, ha, ha, vous n'en tâterés, ma foi, que d'une dent. N'ébri-tons rien. Il faut le voir venir, & nous divertir un peu à ses dépens.

On entend des Instrumens qui préludent.

S C E N E XX.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS,
L I S E T T E.

L E M A R Q U I S.

Oui, vous êtes bien sur ce ton là. Cela ira à merveille. Restés dans cette antichambre, je vous avertirai quand il sera tems.

à Ariste.

Vous ne le trouverés, je crois, pas mauvais, Monsieur. J'ai rencontré quelques Musiciens de ma connoissance, que j'ai amenés avec moi, & qui doivent faire un divertissement impromptu, donc mon mariage sera le sujet.

ARIS.

ARISTE *au Marquis.*

Il ne faut pas vous abuser plus long tems,
Monsieur.

ORGON *à Lisette.*

Motus.

ARISTE.

Julie n'étoit point née pour vous.

LE MARQUIS.

Plait-il, Monsieur?

ARISTE.

C'est un autre que vous qu'elle est résolüe
d'épouser.

LE MARQUIS.

Un autre?

ORGON.

Ouy, un autre.

LE MARQUIS.

Mon oncle apuye la chose bien sérieuse-
ment. Ha, ha, ha.

ORGON.

Vous avés beau ricanner, c'est un autre,
vous dit on.

LE MARQUIS.

Fort bien, Monsieur, fort bien.

LISETTE.

Et cet autre est quelqu'un, à quoi vous de-
vés le respect,

LE

LE MARQUIS.

Ho! qui que ce soit. Je le respecte infiniment.

ORGON.

Vous êtes d'une bonne pâte, Monsieur mon neveu, de venir me conter des fornêtes, quand il n'est pas plus question de vous que de Jean de Vert.

LE MARQUIS.

Ha! de grace, mon Oncle, ne ferrés pas tant la mesure. Vous m'alarmés.

ORGON.

Vous croyés que les femmes ne pensent qu'à vous autres étourdis.

LE MARQUIS.

Elles y sont quelquesfois forcées.

ORGON.

Ho bien, il faut pourtant que vous en rabatiés.

LE MARQUIS.

Il faut que ce Rival, tel qu'il soit, se prépare à être humilié; car en tout cas, mon cher onclé, j'ai en poche de quoi le mortifier étrangement.

ORGON.

Et qu'est-ce que c'est?

LE MARQUIS.

Un billet de la part de Julie.

ORGON.

Qui s'adresse à vous.

LE

LE MARQUIS.

Oui, vous pouvés m'en croire. Billet de la part de Julie, reçu dans le moment, rempli des sentimens les plus passionnés, qui reproche à la personne son excès de modestie C'est pour moi, comme vous voyés, à ne pouvoir s'y tromper.

ORGON à *Ariste*.

Quel est donc ce billet, dont-il parle?

ARISTE.

Un billet que Julie a dicté, & que j'ai écrit moi-même.

ORGON.

Et elle écrivoit à Valere?

ARISTE.

Il me l'a semblé.

ORGON.

Que diantre vous & Lisette venés vous donc me conter.

LISETTE.

Je n'y conçois rien.

ORGON.

Ni moi.

ARISTE *après avoir hésité*.

Ni moi.

LE MARQUIS.

On vous expliquera aisément tout cela dans un moment; on vous l'expliquera. Hé bien, nôtre cher Oncle, êtes vous anéanti, pétrifié?

D

OR.

ORGON.

Il faut voir jusqu'au bout.

SCENE DERNIERE.

JULIE, ARISTE, ORGON, LE
MARQUIS, LISETTE.

JULIE à Ariste.

JE ne puis m'empêcher de vous demander ;
Monsieur, pour quelle fête on a assemblé
ici ce nombre infini de Musiciens ?

LE MARQUIS.

C'est moi qui les ai amenés, Mademoiselle,
pour célébrer le plus beau de nos jours : mais
on me tient ici des discours étranges. Je vous
prie d'éclaircir hautement le fait. On dit qu'un
autre que moi est le Heros de la fête ; *en riant.*
Ha ! rassurés moi de grace

ORGON.

Ecoutons.

JULIE.

Les discours, que l'on tient à present me
touchent peu. Je renonce à tout engagement.
Mais il est vrai qu'un autre que vous avoit
quelqu'Empire sur mon cœur.

ORGON à part.

Ha, ha.

JULIE.

C'est un Empire qu'il méprise ; je ne prens
plus le change sur sa conduite. La fierté, & la
modestie gardent également le silence.

OR.



ORGON *à part.*

J'entens bien le reproche.

LE MARQUIS *à Julie.*

Quoi. Déguisérés vous toujours ce que vos yeux m'ont repeté tant de fois, & ce que votre main vient de me confirmer?

ORGON,

Chançon.

JULIE *au Marquis.*

A l'égard de la Lettre votre erreur est excusable. Aussi n'est-ce pas ma faute, si elle vous a été envoyée. Cependant vous devés avoir vû clairement qu'elle n'étoit pas écrite pour vous.

ORGON *au Marquis.*

Cela est positif,

LE MARQUIS.

Voilà un petit caprice aussi bien conditioné, & poussés aussi loin.... Ho! qu'on me définisse à présent les femmes!

ORGON *au Marquis.*

Allés, allés, Mademoiselle n'a point de caprices.

à Julie.

Vos attraits sont si brillans, adorable personne, & si fort au dessus de tout ce que l'histoire, & la fable nous vantent qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme de soixante & dix ans....

LE MARQUIS.

Qu'est ce que dit donc mon Oncle? est-ce qu'il perd l'esprit?

OR-

ORGON *continuant.*

Il étoit, dis-je, peu naturel qu'un homme septuagenaire regardât ces attraits comme un bien qui pût lui devenir propre: mais de même qu'Eson fut rajeuni par les charmes de Medée, vos charmes enchanteurs.....

LE MARQUIS.

Ha! miséricorde! quoi mon Oncle a des prétentions? il y a de quoi mourir de rire.

JULIE *à Orgon.*

L'âge, même aussi avancé que le vôtre, n'est point un défaut selon moi, Monsieur.....

ORGON.

Vous êtes bien obligeante.

JULIE.

Mais ce n'est pas non un marite affés recommandable, qu'il me tienne lieu de l'inclination que je n'ai point pour vous.

ORGON.

Comment?

LISETTE.

Que veut dire ceci?

LE MARQUIS.

Cela est positif, mon Oncle, & très positif.

ORGON *à Julie.*

Excusés mon erreur.

à part.

Cette fille là a quelque chose d'extraordinaire.

LE MARQUIS *riant.*

Ha, ha, ha.

ARIS.

ARISTE.

Ce que je vois, & le souvenir de ce qui s'est
passé me forcent à rompre le silence.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est.

ARISTE.

Ha, Julie, refusés donc aussi Ariste qu'une
passion sincère oblige à se jeter à vos genoux ;
qui jusques à présent n'a osé se livrer à un espoir
trop flatteur, ni vous découvrir ses sentimens,
parce qu'il se croit, cent fois, indigne de vous,
mais qui de tous les hommes est le plus pas-
sionné.

LE MARQUIS *éclatant.*

Ha! Monsieur veut aller aussi sur mes brisé-
es? mais, mais l'aventure devient trop bouf-
fonne.

LISETTE *à part.*

Notre tuteur amoureux!

JULIE *à Ariste.*

J'ai dit que je renonçois à tout engagement...

LE MARQUIS.

Ouy. Et, dans le fond, il n'en est rien,

JULIE *à Ariste.*

Je viens de refusés Orgon, & le Marquis; l'un
m'accuse de caprice, l'autre de singularité.

en souriant.

Un troisième refus, m'attireroit, sans doute,
un reproche plus sensible, j'accepte vôtre main,
Ariste.

D 3

ARIS.

ARISTE.

C'est un bonheur inattendu auquel je me livre tout entier.

ORGON.

Par bleu j'en suis ravi & pour cause.

LISETTE.

Qui s'en feroit douté ? voilà de part & d'autre, un amour bien discret!

ORGON.

Hé bien, nôtre chère Neveu, êtes vous content du personnage que vous m'avez fait jouer ici ?

LE MARQUIS *à Orgon.*

Que voulés vous, Monsieur, que je vous dise ? le dépit a fait faire des choses plus extraordinaires.

Aux Musiciens.

Mais avancés Messieurs les Musiciens, avancés, que la fête aille son train. Il y a dans tout ceci moins de changement qu'on ne se l'imagine.

ORGON.

Ma foy je crois qu'après sa sottise il prend le meilleur parti, & je veux, comme lui, être du divertissement.

DIVERTISSEMENT.

Air chanté par Ariste.

LA saine Philosophie,
Sévère sur nos désirs,

Nous

Nous port à passer la vie :
 Loin des turbulens plaisirs :
 Mais le jeux enfans de la tendresse
 Peuvent être admis dans sa Cour ;
 Et je préfère la sagesse
 Qui se pare de traits de l'amour.

On Danse.

VAUDEVILLE.

ARISTE.

Du jeune & malheureux Arys
 Cybele envioit la conquête.
 Anacreon aux cheveux gris ;
 De mirthes couronnoit sa tête,
 Envain un tendre sentiment
 D'Hebé semble être le partage ;
 Tant qu'on respire, on est Amant.
 L'amour est de tout âge.

ORGON.

Je suis si vieux ; j'ai, si long-têms ;
 Près du beau sexe fait tapage,
 Que je me croyois hors des rangs ;
 Mais, plus entreprenant qu'un page,
 Dans le moment, il m'a suffi
 D'entendre parler mariage ;
 Mon cœur acceptoit le deffi.
 L'amour est de tout âge.

LISETTE.

Je n'avois pas encore dix ans,

Qu'un

Qu'un Espiegle du voisinage,
 En dépit de ses surveillans,
 Accouroit pour me rendre hommage.
 Que se passoit-il entre nous ?
 Rien, qu'un innocent badinage:
 Mais, O grands Dieux! qu'il étoit doux!
 L'amour est de tout âge.

LE MARQUIS.

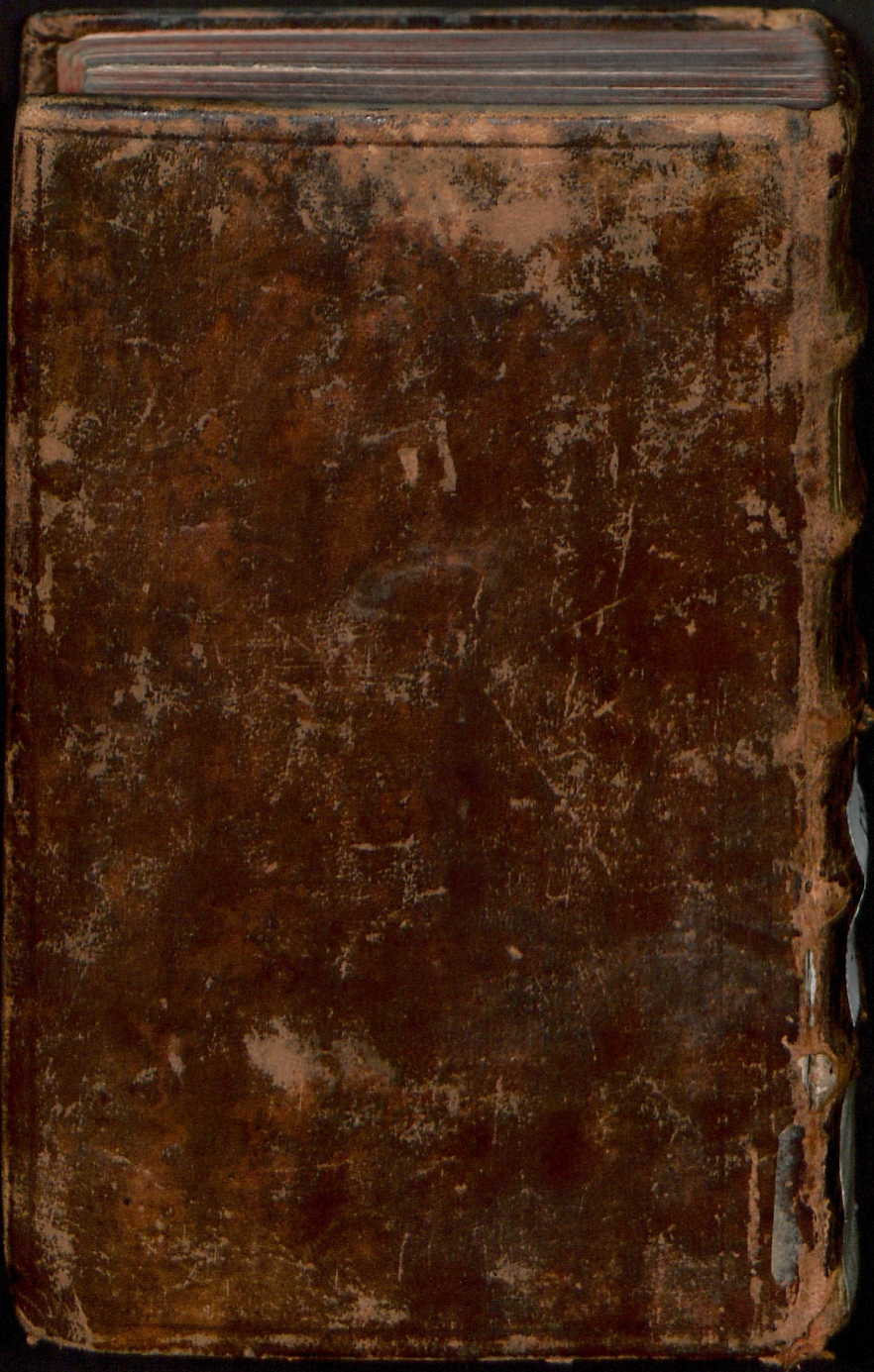
Si dans un cercle, je parois ;
 La grande maman la plus sage
 Gémit de n'avoir plus d'attraits:
 La mere affecte un doux langage:
 La fille à marier rougit,
 Et laisse tomber son ouvrage.
 Celle, la bavette, sourit.
 L'amour est de tout âge.

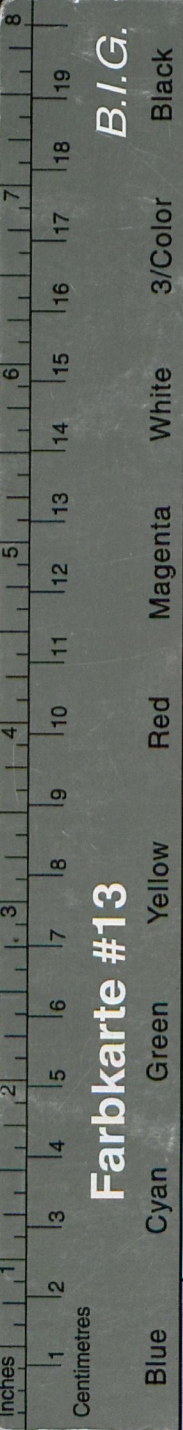
JULIE.

Le vieillard est plein de bon sens,
 Mais il est jaloux & sauvage.
 Si le jeune a des agrements,
 Il est fou, bizarre, & volage.
 Qu'il est difficile, en ce têmes,
 D'avoir un Epoux qui soit sage!
 S'ils peuvent l'être à quarante ans.
 Le mien est du bon âge.

F I N.







B.I.G.

Farbkarte #13

LA
PUPILE,
COMEDIE.

PAR Mr. FAGAN,
EN UN ACTE.



Vienne en Autriche,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
de la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C LII.